Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 69 (2011)

Heft: 1: Peurs et espoirs dans le monde du travail

Artikel: Les raisons cachées de la peur de l'autre

Autor: Marejko, Jan

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-283609

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES RAISONS CACHÉES DE LA PEUR DE L'AUTRE

Jan Marejko
Philosophe
marejko@econophone.ch

> L'auteur s'étonne de l'influence des médias aujourd'hui lesquels, à travers nouvelles et publicités, jouent un rôle de propagande à la manière de ce qui se passait naguère dans des ambiances totalitaires. Aujourd'hui, affirme-t-il, la parole publique dominante renvoie en fait à des sujets bruts. Comment rester un véritable sujet ? En étant capable de penser, défend l'auteur, la pensée étant permise par l'inquiétude, le « déchirement intérieur ». Mais que penser quand les individus contemporains ne semblent plus capables de vivre des conflits intérieurs. Des individus sans gravité…

La radio et la télévision jouent un rôle non négligeable dans la peur de l'autre, alors même que le discours dominant, dans la presse et les médias, est à l'ouverture. Une telle affirmation peut donc paraître déplacée: comment est-ce qu'un propos répété du matin au soir sur la nécessité d'accueillir l'autre dans toute sa diversité pourrait avoir pour effet d'encourager plutôt que décourager une guerre de tous contre tous?

1. LE MONOLITHISME DES SUJETS

La réponse est simple: la parole publique dominante renvoie à des sujets bruts, si tant est qu'on puisse encore parler de «sujet». La référence aux citoyens fait croire, en effet, qu'ils sont tout d'une pièce, jamais divisé, ne s'interrogeant pas une seule seconde sur leur propre existence, ne connaissant pas la moindre opposition intérieure au fond d'eux-mêmes. Un exemple parmi des milliers: le 23 décembre, la correspondante du journal de la télévision suisse romande à Rome parle du colis piégé qui a gravement blessé un employé de l'ambassade de Suisse dans cette ville. Elle précise qu'un «vent de panique s'est abattu sur la capitale italienne» et que Rome est en «état de choc». On doit se pincer pour y croire. Rome en état de choc à cause d'un colis piégé dans une ambassade? Même les amants au petit matin, même les gosses qui sèchent les cours, même les travailleurs en grève?

Ces affirmations d'un état de choc ressenti par tous sont évidemment absurdes. Mais passent-elles pour telles? De moins en moins, car elles nous sont constamment assénées. Au début, on doit se pincer pour les croire, mais de moins en moins. Même si elles nous font sourire ou nous exaspèrent, à la longue, nous en venons à les prendre pour argent comptant, sans bien même nous en rendre compte. Que se passe-t-il alors? A la suite de toutes les victimes d'une propagande explicite comme hier, insidieuse comme aujourd'hui, nous «croyons sans le croire» que des masses d'individus monolithiques réagissent tout d'une pièce à une nouvelle ou à un événement. Par conséquent, à nos yeux, de tels individus n'ont pas de

distance envers ce qui arrive, pas cette vie intérieure qui permet la réflexion, le scepticisme, une critique radicale de l'ordre des choses. Quoi qu'il se dise, ces créatures auxquelles on explique d'avance comment elles sont en train de réagir se métamorphosent insensiblement en des choses qui deviennent bleues de peur à l'annonce de telle nouvelle, roses de plaisir à l'annonce de telle autre nouvelle. Un skieur ou un joueur de tennis ont encore gagné et c'est toute la Suisse qui, selon une formule désormais consacrée, bascule dans un «pur bonheur». Enfin, pour couronner le tout, on nous parle tous les jours de sensibilisation du public à quelque malheur auquel il a été affreusement insensible. A quoi exactement? Le choix est vaste: la faim dans le monde, le réchauffement global, le manque de solidarité. Une fois cette sensibilisation faite, nous réagirons, à la Pavlov, à tous ces maux, et ils seront guéris. Ah oui, il faut encore sensibiliser les automobilistes aux dangers de la route. Désormais, sensibilisés à tout, nous mènerons une bienheureuse existence.

2. UNE PROPAGANDE INSIDIEUSE

Nous savons bien que de telles propositions sont délirantes, voire débiles, mais étrangement, nous continuons à les absorber et, par conséquent, elles continuent à être reprises et répétées. Les diverses propagandes que nous avons connues au vingtième siècle étaient également excessives mais elles ont fini par passer pour des évidences. L'exemple de l'antisémitisme est bien connu. Au début, la plupart des Européens ne comprenaient même pas de quoi il s'agissait. Vingt ans plus tard, ils comprenaient très bien et nombreux étaient ceux qui adhéraient avec enthousiasme à cette propagande soit passivement, soit activement pour organiser trains et camps. Même chose à gauche. Qui prenait au sérieux les communistes lorsqu'ils parlaient de «vipères lubriques» de «valets du capitalisme» ou, comme disait Thorez, secrétaire général du parti communiste français désignant Léon Blum, de «reptile répugnant»? Cela faisait rire. On cessa de rire lorsque les machines à déporter et à exterminer se mirent en marche.

Allons-nous bientôt cesser de rire de la propagande implicite présente dans la publicité, les nouvelles, les informations de notre presse et de nos médias? Et puis, devons-nous la considérer comme potentiellement aussi dangereuse que les propagandes mortifères des régimes totalitaires? Au fond, est-il si dramatique de rester indifférent à cette propagande pour laquelle, comme dit le psychanalyste Charles Melman dans L'homme sans gravité, il n'y a plus de «division subjective»? Que veut-il dire, au fond, ce psychanalyste?

Il veut dire que les êtres humains, dans les sociétés dites avancées, ne connaissent presque plus de conflit intérieur. Ou qu'ils ne veulent plus en connaître. Ou encore qu'ils font tout pour ne plus en connaître grâce aux nombreuses pilules roses ou vertes destinées à les aider dans leurs efforts. Et alors, dira-t-on, cela ne les conduira-t-il pas à un bienheureux épanouissement? N'est-il pas écrit un peu partout que l'école est là pour permettre l'épanouissement des enfants? Même chose pour les adultes. Il y a quelques années, une affiche des CFF promettait aux jeunes qui entreraient en apprentissage pour devenir contrôleurs ou conducteurs de locomotives, un plein épanouissement. Et aujourd'hui, tel parfum fera de vous, Mesdames, une irrésistible créature, tandis que vous, Messieurs, avec vos montres et voitures de course, vous serez enfin ce que vous avez toujours voulu être, comme le dit une publicité de l'une de nos plus chères banques. Même nos politiciens s'y sont mis. Tous les jours, ils nous parlent d'une meilleure qualité de vie qui, justement, nous permettra d'être enfin de ce que nous souhaitons être au plus profond de nous-mêmes.

3. COMMENT RESTER UN SUJET

Un tel souhait, en soi, est normal. Comme disait Sartre, personne n'accepte d'être réifié, c'est-à-dire réduit au rang d'une chose. Nous voulons tous être plus que ce que nous sommes. Alors, où est le problème? Il est que, pour Sartre, et pratiquement tous les philosophes qui l'ont précédé dans la Grèce antique ou au Moyen Âge, l'essentiel était que personne ne pouvait jamais cesser de vouloir être plus. On savait, grâce à des textes dont le plus célèbre est celui de l'Ecclésiaste dans la Bible, que même après avoir obtenu tout ce qu'il est possible de souhaiter, l'être humain reste insatisfait, déchiré, clivé comme disent les Lacaniens.

N'est-ce pas pervers que de souhaiter à nos contemporains de rester clivés? Nombreux sont ceux qui le pensent et nous encouragent à «positiver». Aujourd'hui règne un état d'esprit tel que celui qui attire l'attention sur nos divisions et conflits intérieurs passe pour un esprit chagrin, quelqu'un qui ne sait pas jouir de la vie. Nous sommes tous invités à participer au festif et celui qui reste dans son coin est un pauvre bougre. Comme l'a dit Philippe Murray, «si, dans l'ancien monde, les lendemains chantaient, ce sont les aujourd'hui qui exultent à tue-tête, et il est peu conseillé de s'en montrer l'adversaire».

Peut-être, mais un «pauvre bougre» a au moins des chances de rester un sujet, de débattre avec ce qu'il est et donc découvrir qu'il n'est pas vraiment ce qu'il croyait être. Tous les grands romans de la littérature française esquissent des figures qui, dans les salons parisiens se découvrent, justement, comme de pauvres bougres. Mais même lorsqu'ils deviennent riches et célèbres, ils ne cessent, comme l'Ecclésiaste, de méditer sur leur existence, sur ce qu'ils ont fait et ce qu'ils pourraient faire, comme cet admirable saint Julien l'Hospitalier de Gustave Flaubert. Bref, ils continuent à éprouver un déchirement intérieur et donc à penser.

4. PENSER N'EST PAS UNE FACULTÉ NATURELLE

Lorsque Hannah Arendt assista au procès du criminel nazi Adolf Eichmann, elle en fit un compte rendu pour le célèbre hebdomadaire The New Yorker puis, plus tard, réunit ses chroniques en un ouvrage qui fit scandale. Sa thèse était que ce criminel n'était pas mauvais, animé d'intentions perverses, obsédé par l'antisémitisme. Sa thèse est qu'il avait arrêté de penser. Il était devenu, pour employer les termes de Charles Melman, un sujet brut, incapable de s'interroger sur lui-même, sur ce qu'il avait fait, tout d'une pièce dans sa défense du moindre des actes qu'il avait accomplis sous les ordres des dirigeants nazis.

Penser n'est pas une faculté naturelle comme boire, manger, dormir. Un enfant-loup n'a jamais pensé et ne pensera jamais s'il a été sorti de sa forêt primitive après l'âge de sept ans. Mais nous ne voulons pas le croire: l'homme est né libre a dit Rousseau et nous ajoutons sans hésiter qu'il est aussi né pensant. Or, ce n'est pas vrai. Non point parce que penser s'apprend, mais exige l'acceptation d'une distance entre soi et soi. Kierkegaard disait que l'homme est un rapport qui se rapporte à lui-même. Formule apparemment obscure mais évidente pour peu que nous la méditions quelques secondes. Tous, nous nous rapportons au monde, à nos semblables. Mais nous rapportons-nous à nous-mêmes? Sans ce rapport à nos rapports au monde et au soi, nous ne pensons pas. Nous restons des choses plus ou moins bien sensibilisées à ce qui va bien ou mal dans le monde. Une chose n'est pas un sujet. Mais rester une chose est tentant, parce que tout déchirement intérieur est pénible. Qui accepte avec joie d'être divisé avec lui-même? Que celui qui n'a jamais eu la tentation de cesser de penser pour trouver quelque sérénité jette la première pierre!

5. LA FIN DE L'ALTÉRITÉ?

Non seulement la pensée ne se développe pas spontanément, mais elle est souvent mise de côté parce que trop pénible. Il faut un certain courage pour cesser d'être ce que nous croyons être, pour commencer à nous parler à nous-mêmes, pour méditer sur notre passé et notre futur. Lorsque Platon définissait la pensée, il disait que c'était un discours que nous nous tenons à nous-mêmes. Impossible de tenir un tel discours pour celui qui n'est pas ou ne veut pas être un sujet divisé. Eichmann ne voulait pas être un sujet divisé. Donc il ne pensait pas. Il était devenu un élément dans une totalité fonctionnelle. Il visait même à rendre cette totalité encore plus fonctionnelle. Sommes-nous sûrs que nous ne sommes pas comme lui? Sommes-nous sûrs que nous ne sommes pas occupés, du matin au soir, par cette idée que nous devons être plus performants et travailler ainsi pour la plus grande gloire d'une humanité en progrès?

Lorsqu'un individu se métamorphose en un élément dans une totalité fonctionnelle, il n'est plus possible d'entrer en relation avec lui. Il ne voit rien, ne sent rien, n'éprouve rien, puisque son seul but est de fonctionner sans friction. Le rencontrer, s'adresser à lui, est tout simplement impossible. On ne parle pas avec un monolithe. On veille seulement à ce qu'il ne nous écrase pas. Il ne comprend même pas ce que le mot d'altérité pourrait bien vouloir dire.

6. L'ÉMERGENCE DES MONOLITHES

Depuis plusieurs décennies, le cinéma et la littérature évoquent abondamment de tels monolithes, soit parce qu'ils viennent d'une autre planète, soit parce qu'ils sont des organismes cybernétiques (des cyborgs). C'est là le signe que nous percevons obscurément que quelque chose est en train de se mettre en place qui pourrait nous faire nous heurter sans pitié les uns aux autres. Il est question, aujourd'hui, d'une nouvelle économie psychique que certains mettent en parallèle avec le néo-libéralisme. On peut douter du bien-fondé de ce parallèle, mais il est certain que si l'image de l'homo œconomicus s'impose un jour définitivement, nous deviendrons comme des boules de billard errants sans but et se cognant les unes aux autres dans un monstrueux jeu de hasard. Bref, des sujets monolithiques ne peuvent faire autrement que se heurter les uns aux autres. Si tel devait être notre situation, c'est pour le coup que nous serions fondés à avoir peur de l'autre et à tout faire pour l'éviter. Rouler tranquillement dans telle ou telle direction, d'accord! Et d'accord aussi pour devenir toupille afin, comme disait Tocqueville, de «tourner sans repos sur soi-même et de se procurer de petits et vulgaires plaisirs». Soit sur les autoroutes du désespoir, soit dans les rayons de la mort (pour employer une formule de Léo Ferré). Mais rencontrer autrui, non! On risquerait un choc qui pourrait nous briser.

Un siècle avant Tocqueville, Thomas Hobbes eut le triste privilège d'assister à la première révolution anglaise ou, pour mieux dire, à la guerre civile anglaise. Carnages effroyables, décapitation du roi, conflits sans fin. Il en conclut que l'état naturel de l'humanité était une «guerre de tous contre tous». Il expliquait ce triste état par la voracité de l'ego qu'il appelait l'orgueil (pride). Le moins qu'on puisse dire d'un sujet envahi par l'orgueil est qu'il n'est pas divisé en lui-même. C'est un bloc d'égoïsme, prêt à tout, à écraser ou à être écrasé. Il fait peur parce qu'il n'est pas possible de faire appel à lui, à sa compassion ou à ses remords. Ce n'est pas tant qu'il soit insensible, intolérant, xénophobe, mais qu'il est incapable de se demander qui il est et ce qu'il fait. On ne peut que s'écarter de lui, être tué par lui ou le

tuer. Voilà ce que Hobbes a vu. Shakespeare aussi l'a vu, comme le montre l'une de ses plus célèbres pièces, Macbeth.

7. L'ÉMOTIONNEL CONTRE-PRODUCTIF

Hobbes a-t-il eu raison de voir l'homme sous une aussi noire lumière? Rousseau ne le pensait pas et toute sa vie il a bataillé contre Hobbes. Il voulait croire les hommes capables de s'aimer les uns les autres. Il voulait croire les hommes bons et c'est à partir de là qu'une bonne partie de l'humanisme occidental a déraillé. Car la question n'est pas celle du bien et du mal. Ce n'est pas à partir de ces catégories que l'on peut avoir ou non peur de l'autre. C'est bien plutôt à partir de cette idée d'un sujet divisé ou non divisé et donc capable ou non de penser, qu'on peut commencer à réfléchir au mal. La peur de l'autre est justifiée lorsque la faculté de penser s'est étiolée. Elle ne l'est plus lorsque l'autre a développé son intériorité. Car alors et seulement alors, un dialogue est possible avec lui.

Les appels humanitaires à nos émotions pour que nous soyons plus généreux, plus gentils ou plus tolérants envers les autres sont donc vains s'ils ne s'articulent pas sur le rappel que nous ne sommes humains que par une division à l'intérieur de nous-mêmes, division grâce à laquelle nous pouvons penser. Aujourd'hui, la promotion du respect et de la tolérance n'est pas aisée. Elle est même contreproductive lorsqu'elle s'articule sur l'émotion et non cette division.